

# Du cri à la mémoire

## La liberté comme émotion politique dans le contexte de la Révolution roumaine de 1989

LAURA MARIN

<https://doi.org/10.33993/TR.2025.4.05>

---

*La liberté, dans ce contexte, relève moins d'un droit abstrait, d'un concept ou d'une institution que d'une émotion en acte, traversant les générations et les formes de la mémoire.*

---

**L**A RÉVOLUTION roumaine de 1989 a durablement inscrit le mot « liberté » au cœur de l'imaginaire politique et affectif du pays. D'abord à Timișoara, puis à Bucarest, ce mot surgit dans les rues comme un cri viscéral, né de la peur et de la colère, qui rompt le silence imposé par l'appareil oppressif du régime dictatorial de Nicolae Ceaușescu. C'est un cri à la fois individuel et collectif, proféré dans la proximité de la mort, au milieu des tirs, des corps tombés, mais aussi de l'espérance. Dans ce moment historique, le mot « liberté » ne traduit pas forcément une revendication idéologique, la question du libéralisme ne se pose pas encore. Il ne traduit pas non plus un concept juridique ou philosophique, dont l'élucidation supposerait une approche qui mêle l'analyse à l'enquête généalogique.<sup>1</sup> Le mot « liberté » – un des mots « les plus ambigus et les plus polysémiques »<sup>2</sup> du lexique politique selon Enzo Traverso – relève dans ce contexte précis notamment d'une émotion partagée, immédiate, irrépressible. Une émotion politique

### Laura Marin

Maîtresse de conférences, École doctorale « Espace, Image, Texte, Territoire », Centre d'Excellence dans l'Étude de l'Image, Faculté des Lettres, Université de Bucarest.

au sens fort du terme,<sup>3</sup> car il s'agit d'un sentiment commun d'existence retrouvée, d'un « nous »<sup>4</sup> qui agit ensemble et se découvre comme sujet de son propre destin politique. Cette émotion collective n'est toujours pas facile à expliquer aujourd'hui, comme le remarque l'historienne Alina Pavelescu dans l'introduction de son ouvrage intitulé *Revoluția din 1989 povestită celor care nu au trăit-o* (La Révolution de 1989 racontée à ceux qui ne l'ont pas vécue), précisément parce qu'elle a d'abord été éprouvée par le corps avant même de devenir geste politique, pensée ou discours.<sup>5</sup>

Si l'on s'accorde à voir dans le mot « liberté » – si souvent prononcé, scandé en boucle, affiché, performé en ce mois de décembre 1989 –, l'un des gestes fondateurs de la révolution roumaine, il importe désormais de comprendre ce qu'il a produit comme émotion politique : une forme d'affect socialement située et historiquement construite, un lien entre individus et idéaux collectifs, des effets de subjectivation et d'action.

Dans les premiers jours de soulèvement, le mot « liberté » surgit dans l'espace public comme un cri de rupture. Il exprime une révolte, comme le souligne Ruxandra Cesereanu dans *Decembrie '89. Deconstrucția unei revoluții* (Décembre '89. La déconstruction d'une révolution), lorsqu'elle évoque la solidarisation des habitants de Timișoara le 15 et le 16 décembre.<sup>6</sup> Il concentre une colère accumulée, issue de décennies d'humiliation, de propagande étouffante, de censure, de surveillance, de peur. Il désigne, dans cette expérience historique concrète, ce que Georges Didi-Huberman appellerait « une poussée à la liberté »<sup>7</sup> et Hannah Arendt, un « désir de libération », c'est-à-dire le désir d'être délivré de l'oppression et de retrouver ses droits civiques, ce qui est à distinguer du « désir de liberté », qui signifie, toujours selon Arendt, le désir d'exister comme être d'action, de « vivre une vie politique ».<sup>8</sup> Dans le contexte de la Révolution roumaine de 1989, cela reviendrait à dire que la liberté réclamée dans la rue n'avait pas été planifiée, mais arrachée dans la stupeur et l'improvisation, déclarée dans un contexte de chaos généralisé et vécue comme une émancipation existentielle plutôt qu'institutionnelle.

C'est à partir de cette intensité sensible que nous aimerions examiner dans cet article la manière dont le mot « liberté » devient un vecteur d'émotions politiques, dont la puissance tient précisément à leur capacité de se transformer au fil du temps. À chaque étape constitutive de la révolution – le soulèvement, la victoire, le deuil, la commémoration – ce mot cristallise une expérience affective partagée, inscrite dans les gestes publics, la langue, les images. Les émotions ne sont pas ici de simples effets collatéraux de l'histoire d'un peuple qui passe brutalement d'un régime totalitaire à une démocratie naissante, elles sont « des faits à part entière »,<sup>9</sup> elles font quelque chose au monde, elles participent à la construction du sens collectif des événements et produisent du lien social.

Le cri de rupture que fut le mot « liberté » en décembre 1989 apparaît ainsi comme bien plus qu'un débordement de peur et de colère. Il traduit une évaluation collective du monde (la vie sous la dictature est insupportable) et une reconnaissance éthique partagée (il est juste et nécessaire d'agir ensemble pour s'en sortir). Il ouvre un nouvel horizon d'action. Slogans, discours, mémoriaux, œuvres documentaires et artistiques sont, dans ce contexte, tout autant de formes dans lesquelles la charge affective du mot « liberté » s'est déposée. Elles permettent de comprendre comment, dans la ferveur révolutionnaire, ce mot devient à la fois un désir collectif d'émancipation, un deuil civique et une modalité de structurer la mémoire collective de décembre 1989.

## La liberté comme désir collectif d'émancipation

**D**ANS UN chapitre du livre qu'il consacre à l'idée de révolution,<sup>10</sup> Enzo Traverso ne manque pas de rappeler que la liberté et la libération engagent des régimes affectifs qui organisent différemment la manière de sentir, d'agir et de comprendre le politique. La liberté relève de la stabilisation de l'émotion dans le droit, la norme, la règle. Traverso la décrit comme rationalisée, codifiée, durable, voire désenchantée : « Construire une nouvelle société est un processus difficile et souvent douloureux. »<sup>11</sup> La libération est plutôt associée à un moment d'intensité affective incandescente, à une expérience sensible du monde commun où une société entière peut s'expérimenter comme sujet et comme puissance historique : « Une action libératrice est plus éphémère mais aussi très exaltante. C'est un moment d'autoémancipation au cours duquel des gens ordinaires deviennent des sujets historiques, un moment joyeux et chaleureux, quelque chose qui affecte aussi bien les âmes que les corps. »<sup>12</sup>

Cet instant évoqué par Traverso parlant de la dimension émotionnelle de la libération trouve un écho saisissant dans l'euphorie civique du 22 décembre 1989, au moment précis où le peuple roumain apprend la fuite de Ceaușescu. Les places se remplissent, les chants éclatent, le mot « liberté » change profondément de tonalité affective. Il ne sert plus à appeler, à conjurer la peur, à provoquer l'action. Il devient une formule performative<sup>13</sup> de la célébration. Le cri de rupture se transforme en cri jubilatoire. Alina Pavelescu décrit ce moment comme un événement sensoriel total, un choc visuel collectif et une forme d'ivresse partagée, d'autant plus intense qu'elle succède à un silence long et pesant :

*Les présentateurs habituels de la télévision nationale, libérés du poids de la contrainte, s'efforcent de se mouvoir naturellement tandis qu'ils annoncent que « le sinistre dictateur et son odieuse épouse ont fui ». Après les premières minutes de stu-*

*peur, nous parvenons à comprendre (...) ce qui s'est passé. Nous passons de la stupeur à l'enthousiasme et nous commençons à crier, nous aussi, « Liberté ! » et « On a vaincu ! ». Nous crions en famille, sautant de joie dans la maison, puis avec nos voisins, devant l'immeuble. En quelques minutes, presque tous les habitants des immeubles voisins sont dans la rue, criant d'une seule voix : « Liberté ! ».*<sup>14</sup>

Ici, ce sont les mots d'une historienne qui témoigne que l'émotion révolutionnaire euphorique « circule »<sup>15</sup> d'un corps à l'autre, matérialisant le collectif lui-même, mais ailleurs, ce sont les images travaillées par les cinéastes<sup>16</sup> qui montrent la reconfiguration de l'espace public à travers les affects. Les caméras de la Télévision roumaine soudain « libérée » captent elles-aussi l'exaltation collective et ajoutent une dimension spectaculaire à la révolution roumaine, diffusée en direct à l'échelle nationale.<sup>17</sup> Des milliers de manifestants crient, pleurent, chantent, dansent. Les corps s'élancent, les voix montent, le mot « liberté » devient une émotion fusionnelle. Dans sa puissance de mobilisation, il fait monde, il fait peuple. Il parle d'un « nous » qui, dans la joie partagée, découvre sa capacité de régénération politique et morale. « Soudain, tout le monde semble meilleur, plus généreux, plus altruiste, plus responsable. Nous nous sentons dignes de notre nouvelle liberté, et nous ne doutons pas que cela durera pour toujours »,<sup>18</sup> se rappelle Alina Pavelescu. On reconnaît dans cette phrase qui oriente l'émotion révolutionnaire vers un idéal de coexistence et d'action ce que Martha C. Nussbaum désigne par « émotions politiques » : des affects qui soutiennent la possibilité d'un vivre ensemble démocratique.<sup>19</sup>

Mais l'émotion révolutionnaire, comme le suggère Enzo Traverso, est par sa nature, instable, elle se transforme, se refroidit, se commémore. Une photographie prise dans la rue, quelque part dans le voisinage de la Télévision nationale roumaine, le lendemain de l'euphorie collective du 22 décembre, suggère déjà la manière dont l'émotion de la liberté retrouvée évolue. C'est une photographie qui a d'abord été publiée dans *Almanahul literar* en 1990, puis reprise dans de nombreux contextes commémoratifs. Elle est vite devenue une des images iconiques de la Révolution roumaine de 1989. Alina Pavelescu construit autour d'elle l'épilogue de son livre.<sup>20</sup> Sur la photographie, on voit deux jeunes manifestants les têtes tournées à gauche et à droite, regardant hors champ. L'un a les mains croisées, l'autre tient une pancarte qui occupe le premier plan. Sur la pancarte on peut lire, tracée à la main, en lettres capitales inégales, une phrase toute aussi simple que saisissante : « Nos enfants seront libres ».<sup>21</sup>

Cette photographie permet de préciser, voire de particulariser l'idée développée par Sara Ahmed, selon laquelle les émotions s'attachent aux objets et les chargent de désir.<sup>22</sup> L'objet est ici la pancarte elle-même, un simple morceau de carton qui devient support matériel pour une promesse collective à double

portée. D'une part, elle rompt avec le passé en proclamant la fin d'un régime politique fondé sur la dictature. D'autre part, elle inscrit la liberté dans une temporalité future, un horizon intergénérationnel qui fait de celle-ci un héritage à transmettre. Elle évoque moins la victoire immédiate que la conscience d'un legs, ce qui lui confère une valeur testamentaire. À la manière d'*Angelus Novus*, l'aquarelle de Paul Klee commentée par Walter Benjamin dans le texte qu'il consacre au concept d'histoire,<sup>23</sup> elle montre que la liberté ne se vit pas seulement comme un droit civique conquis dans l'instant révolutionnaire, mais comme un engagement éthique envers les générations à venir.

## La liberté comme deuil civique

**L**ES ÉMOTIONS attachées au mot « liberté » dans le contexte de la Révolution roumaine de 1989 se transforment encore. Le désir d'un nouvel ordre politique fondé sur la responsabilité partagée puise son intensité dans les circonstances historiques d'un deuil collectif. Georges Didi-Huberman analyse dans *Peuples en larmes, peuples en armes*, le mouvement dialectique des émotions politiques, le « rapport d'inhérence et de disjonction »<sup>24</sup> qu'elles entretiennent entre elles. La représentation de l'euphorie révolutionnaire ne peut dès lors exister qu'en tension avec une représentation de la mort et des larmes. Lorsque les combats reprennent à Bucarest, lorsque les « terroristes » invisibles tirent depuis les toits, lorsque la télévision diffuse des images de blessés, de cadavres, de cercueils, la liberté que l'on croyait acquise prend la forme d'une promesse incertaine, à défendre, voir à redéfinir.<sup>25</sup> Le mot flotte dans les discours, suspendu entre espoir et terreur.

On continue pourtant à le lire sur les murs et les banderoles, comme en témoigne l'album conçu sous la direction de l'ethnologue Irina Nicolau pour documenter à travers des textes et des images, les événements ensanglantés de la révolution.<sup>26</sup> Mais le mot devient plus inquiet, plus fragile. Il n'évoque plus un futur à espérer, mais une dette à honorer. « Nous allons mourir et nous serons libres », le slogan révolutionnaire qui a donné le titre de l'album, condense différentes formules funéraires qui ancrent le mot « liberté » dans une symbolique du sacrifice et du martyr. Ce déplacement marque durablement le régime affectif de la liberté dans l'imaginaire collectif, si bien que commémorer la Révolution de 1989, c'est toujours, d'une manière ou d'une autre, se souvenir d'une liberté fondamentalement endeuillée.

« Aici s-a murit pentru libertate » (Ici on est mort pour la liberté) est l'une des phrases les plus intenses et les plus denses de la mémoire politique postcommuniste en Roumanie. Inscrite sur une petite plaque de marbre grise située dans

la proximité du Palais de l'Université de Bucarest, dans la place qui s'appelle aujourd'hui 21 Decembrie 1989, cette phrase ne commémore pas seulement les événements révolutionnaires, elle fixe une émotion. Elle évoque la brièveté d'un cri dès lors fossilisé, pris dans la syntaxe d'un deuil collectif. Comme il est immédiatement indexé à la mort, le mot « liberté » rappelle ici que la liberté roumaine n'est pas née dans le discours et dans la parole, mais dans la chair et dans le sang.

Placée sur un mur de l'Université d'Architecture, criblé de balles en décembre 1989, cette petite plaque de marbre grise continue de faire vibrer la mémoire corporelle de la révolution, là où l'histoire devient abstraite. C'est une manière de faire du mur un témoin, de territorialiser la mémoire, d'inscrire la liberté dans la pierre plutôt que dans les institutions. L'énoncé minimal que la petite plaque encadre sobrement ne raconte pas, il énonce. L'adverbe « aici » renvoie au lieu réel, concret, précis. Le verbe au passé composé, « s-a murit », marque l'action accomplie, irréversible. Aucune mention de nom, d'âge ou de grade, la formulation impersonnelle efface tout sujet individuel. Il n'y a que la mort collective et cette grammaire de l'anonymat qui crée une solidarité posthume.

Loin d'être neutre,<sup>27</sup> cette phrase laconique est douée d'une puissance émotionnelle singulière : elle dit le tout d'un peuple ayant réclamé sa liberté au prix de la vie, le tout de sa douleur.<sup>28</sup> La phrase ne célèbre pas une victoire. Elle rappelle une perte. Ce dont elle garde la mémoire, ce n'est pas d'avoir gagné la liberté, mais d'être mort pour elle. Un déplacement est ainsi opéré d'un registre héroïque vers le registre funéraire, transformant la liberté en valeur sacrée, presque transcendante, associée au sacrifice.

Cependant, inscrire le mot « liberté » dans le vocabulaire de la mort est un geste dont la signification dépasse le registre de la sacralisation. C'est aussi un geste qui politise le deuil en le rendant collectif. Une question fondamentale prend ainsi forme : qu'est-ce que vivre en liberté aujourd'hui si d'autres sont morts pour elle ? Ou, comme s'interroge Alina Pavelescu lorsqu'elle s'explique sur les raisons d'avoir écrit *Revoluția din 1989 povestită celor care nu au trăit-o* : « aurait-elle été possible, notre liberté d'aujourd'hui, sans la Révolution de 1989, avec toutes ses imperfections ? »<sup>29</sup>

Par sa concision et son ancrage spatial, la phrase « Aici s-a murit pentru libertate » s'adresse aux passants comme une injonction silencieuse, une forme d'appel civique à la mémoire. Trente-cinq ans après la Révolution, elle conserve une intensité émotionnelle remarquable, mais elle se lit désormais sur un mode plus ambivalent, traversé par une mélancolie critique. Affirmant initialement la grandeur du sacrifice, elle suscite à présent une interrogation politique : si d'autres sont morts pour la liberté, que faisons-nous de cette liberté ? C'est sa façon à elle de rappeler que la liberté n'est pas un héritage passif, mais un enga-

gement à entretenir, une responsabilité affective et civique : vivre de manière à ne pas trahir cette mort.

## La liberté comme émotion critique

**P**LUS RÉCEMMENT, un ample programme commémoratif organisé en décembre 2024 à Timișoara – la première « ville libre » de Roumanie –, s’est intitulé « 35 ans de liberté ».<sup>30</sup> L’enjeu n’était pas seulement de se souvenir de 1989, mais de faire revivre l’affect révolutionnaire, de le rejouer et d’en faire un lieu de transmission et de réflexion. Il s’agissait ainsi d’aller au-delà du simple devoir de mémoire institutionnel pour penser à un dispositif émotionnel, pédagogique et symbolique qui appelle à la mémoire active et à la vigilance politique.

Dans ce contexte, une installation immersive intitulée « Le portail de la liberté »<sup>31</sup> a transformé le mot « liberté » en expérience multisensorielle. Lumière, son, texte et mouvement y ont convergé pour permettre à l’affect révolutionnaire de circuler entre les générations à travers un cheminement sensible vers le moment fondateur de la liberté contemporaine. C’est une démarche de réinvestissement émotionnel qui fait que des affects passés (colère, exaltation, deuil) soient mobilisés dans l’espace public pour renforcer des valeurs politiques communes. La « liberté » est ainsi rendue tangible, presque physique. Elle n’est plus criée comme trente-cinq ans auparavant, ni gravée dans la pierre, mais jouée dans le présent, pour maintenir vive et pertinente la mémoire des affects fondateurs. On la traverse, on l’entend, on renoue avec son intensité originelle, on la ressent non pas comme un idéal figé ou un récit historique, mais comme une expérience fragile, menacée, qui suppose vigilance et responsabilité.<sup>32</sup>

Cette mise en scène sensible du passé charge le mot « liberté » d’une émotion critique qui se fonde sur un constat : la liberté acquise peut se perdre. Teinté d’inquiétude et plus sobre, il s’associe ici à une valeur à enseigner, non acquise, s’adressant aux jeunes générations, celles qui n’ont pas connu la vie sous la dictature. Il devient, dans ce contexte, une interpellation politique qui ne se tourne pas vers un passé glorieux, mais vers un présent déceptif ou menacé. Il exprime, autrement dit, la manière dont le présent « s’affecte et affecte en retour son passé et son avenir », pour reprendre ici les mots de Michel Abensour cités par Georges Didi-Huberman dans son analyse de l’attachement de ce penseur politique à la question de la liberté.<sup>33</sup>

Au bout de ce parcours examinant la capacité d’un mot à susciter une diversité d’émotions politiques et à produire ainsi « des atmosphères en mouvement »<sup>34</sup>,

il apparaît que la liberté reste, dans le contexte de la Révolution roumaine de 1989, un affect instable, toujours pris entre l'exaltation du renversement, la douleur de la perte, le souvenir performatif et un héritage à défendre. Articulant de manière indissociable la promesse d'émancipation, la mémoire du sacrifice et la responsabilité collective, il montre que les émotions politiques ne disparaissent pas avec les événements dont elles puisent. Bien au contraire, elles se sédimentent dans les corps, se matérialisent dans la langue et dans les images, se prolongent dans les dispositifs symboliques. La liberté, dans ce contexte, relève moins d'un droit abstrait, d'un concept ou d'une institution que d'une émotion en acte, traversant les générations et les formes de la mémoire.



## Notes

1. Olivier Boulnois, *Généalogie de la liberté*, Paris, Seuil, 2021.
2. Enzo Traverso, *Révolution. Une histoire culturelle*, trad. fr. Damien Tissot, Paris, La Découverte, 2022, 342.
3. William M. Reddy, *The Navigation of Feeling. A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001; Sara Ahmed, *The Cultural Politics of Emotion*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2004; Martha C. Nussbaum, *Political Emotions. Why Love Matters for Justice*, Harvard, The Belknap Press of Harvard University Press, 2013.
4. Sur la question du « nous » comme pronom politique, voir le dossier proposé par Marielle Macé dans la *Revue Critique*, n° 841-842, 2017.
5. Alina Pavelescu, *Revoluția din 1989 povestită celor care nu au trăit-o. O introduce*, Bucarest, Art, 2024, 7.
6. Ruxandra Cesereanu, *Decembrie '89. Deconstrucția unei revoluții*, 3<sup>e</sup> édition, Bucarest, Memoria, 2024, 48.
7. Georges Didi-Huberman, « Par les désirs (Fragments de ce qui nous soulève) », in id. *Soulèvements*, Paris, Gallimard/Jeu de Paume, 2016, 295.
8. Hannah Arendt, *La liberté d'être libre : Les conditions et la signification de la révolution*, trad. fr. Françoise Bouillot, Paris, Payot & Rivages, 2019, 36.
9. Georges Didi-Huberman, *Brouillards de peines et de désirs. Faits d'affects, 1*, Paris, Minuit, 2023, 14.
10. Traverso, *Révolution*, chap. « Entre liberté et libération », 341-396.
11. Traverso, *Révolution*, 381.
12. Traverso, *Révolution*, 381.
13. Sur la dimension performative des expressions émotionnelles, voir Reddy, *The Navigation of Feeling*, 96-110.
14. Pavelescu, *Revoluția din 1989 povestită celor care nu au trăit-o*, 17 (notre traduction).

15. C'est Sara Ahmed qui parle de la circulation des émotions dans *The Cultural Politics of Emotion*, 10-11.
16. Andrei Ujică et Harun Farocki, *Vidéogrammes d'une révolution*, 1992.
17. Sur la dimension spectaculaire de la Révolution roumaine, voir Konrad Petrovsky et Ovidiu Țichindeleanu (dir.), *Revoluția română televizată. Contribuții la o istorie a mediilor*, Cluj-Napoca, Idea Design & Print, 2009.
18. Pavelescu, *Revoluția din 1989 povestită celor care nu au trăit-o*, 17 (notre traduction).
19. Nussbaum, *Political Emotions*, 1-18.
20. Pavelescu, *Revoluția din 1989 povestită celor care nu au trăit-o*, 207-210.
21. Sur l'histoire de cette pancarte, voir Valentin Șchiopu, « Interviu cu Oana Fărcașanu », *Press One*, 2019 ; <https://pressone.ro/vom-fi-cu-adevarat-liberi-cand-vom-invata-compasiunea-perseverenta-si-curajul>.
22. Ahmed, *The Cultural Politics of Emotion*, 84.
23. Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*, trad. fr. Olivier Mannoni, Paris, Payot & Rivages, 2017. Pour une lecture qui déploie la multitude des sens accumulés dans cette image, voir Georges Didi-Huberman, *Les anges de l'histoire*, Paris, Minuit, 2025.
24. Georges Didi-Huberman, *Peuples en larmes, peuples en armes. L'œil de l'histoire*, Paris, Minuit, 2016, 404.
25. Voir en ce sens, le dernier chapitre du livre d'Alina Pavelescu, « Revoluția continuă », *Revoluția din 1989 povestită celor care nu au trăit-o*, 189-205.
26. Irina Nicolau (dir.), *Vom muri și vom fi liberi*, Bucarest, Meridiane, 1990.
27. Martha C. Nussbaum rappelle que les mémoriaux ne sont pas émotionnellement neutres (*Political Emotions*, 390).
28. Ici, le pathos de la douleur transcende les formules visuelles que Georges Didi-Huberman examine, par exemple, dans son travail sur les gestes de lamentation (*Ninfa dolorosa : Essais sur la mémoire d'un geste*, Paris, Gallimard, 2019).
29. Pavelescu, *Revoluția din 1989 povestită celor care nu au trăit-o*, 22 (notre traduction).
30. Ce programme, qui a réuni une multitude de pratiques commémoratives (expositions, débats, spectacles, projections de films, concerts, etc.) a été présenté comme le manifeste de la ville de Timișoara pour les temps inquiets du présent : <https://timisoara2023.eu/ro/proiecte/35-de-ani-de-libertate/>.
31. Sur la conception artistique et la fonction publique de cette installation, voir <https://www.primariatm.ro/portalul-libertatii>.
32. C'est ce qui avait été suggéré dans la conférence inaugurale du programme, où est intervenu, entre autres, l'historien Oliver Jens Schmitt : <https://www.primariatm.ro/2024/12/09/conferinta-35ani-libertate>.
33. Georges Didi-Huberman, *Gestes critiques*, Paris, Klincksieck, 2024, 261.
34. Didi-Huberman, *Brouillards de peines et de désirs*, quatrième de couverture.

### **Abstract**

#### **From Outcry to Memory: Freedom as Political Emotion in the Context of the Romanian Revolution of 1989**

This article investigates how the word “freedom”, within the context of the 1989 Romanian Revolution, functions as a vehicle for political emotions that articulate a genuine affective grammar of historical change. Drawing on the theoretical frameworks proposed by William Reddy, Sara Ahmed, Martha Nussbaum, and Georges Didi-Huberman, the analysis foregrounds the performative force of this word in the Romanian public sphere—from its revolutionary emergence to its later memorial reconfigurations. Slogans, photographs, inscriptions and commemorative practices all serve as forms through which the word “freedom” is charged with multiple affects—exaltation, pain, critical melancholy—and becomes an operator of civic connection, collective mourning, and shared memory. The study thus argues that freedom cannot be reduced to an ideological claim or an abstract concept: it is experienced, shared, and inherited as a fundamentally political emotion.

### **Keywords**

December 1989, political emotion, revolution, memorial apparatus